

Ernesto DRANGOSCH, peintre argentin, est né à Buenos-Aires en 1945. C'est dans cette ville qu'il a fait ses études à l'école des Beaux-Arts.

En 1974, il part pour l'Europe et s'installe à Barcelone. Il réside en France depuis 1978.

Les expositions auxquelles il a participé, qu'elles soient individuelles ou collectives, en Amérique Latine ou en Europe, se comptent par dizaines. A titre d'exemple, pour ne prendre que la période la plus récente, il a exposé en 1981 à l'espace Latino-Américain, et au salon de Montrouge, en 1982, au salon de la jeune peinture à Paris, ou à l'"Arteder 82" à Bilbao, en Espagne. Il aura bien sûr sa place dans l'exposition organisée par DSH.

Sa peinture, intimiste, sensible, est directement inspirée des événements de la vie quotidienne.

«JE SUIS UN TRAVAILLEUR HUMANISTE»

Propos recueillis par
Marianne CANTAU

Entretien avec Ernesto Drangosch

D.S.H.- Comment es-tu venu en France ?

Ernesto DRANGOSCH- Je suis venu en France, il y a quatre ans avec l'idée de demander le statut de réfugié politique. J'étais déjà en Europe depuis trois ans. J'avais décidé de m'éloigner un peu car j'étais sûr de devenir bientôt une victime de la répression. Cela rentrait aussi dans l'idée de tous les peintres latino-américains de faire un voyage en Europe pour connaître la peinture européenne, présente et passée; trois mois après mon départ, ma maison a été réquisitionnée (j'habitais en Uruguay) et deux mois plus tard, mon frère a été tué en Argentine. C'est à ce moment que je compris que mon séjour serait plus long que prévu. Je fixai alors ma résidence à Barcelone. J'attendais de savoir si les événements allaient me permettre de rentrer. Mais en réalité, une de mes soeurs et un beau-frère furent assassinés. Puis, un an et demi plus tard, mes deux soeurs et ma mère se réfugiaient en Hollande.

Quand je constatais que toute la famille qui me restait était en Europe, je décidai d'y continuer mon séjour, mais cette fois en France.

Je pensais que cela serait plus facile d'y travailler pour moi mais aussi pour ma femme qui est danseuse.

D.S.H.- Et maintenant ?

E.D.- Ici, j'ai suivi ma démarche de peintre, comme n'importe quel peintre. En France, je ne suis pas un militant politique qui milite tout le temps. Mais, en venant en Europe, je n'ai pas oublié mes engagements précédents ni mes origines. J'ai surtout une position morale. Je n'ai jamais accepté la dictature et je ne l'accepterai jamais. Et je participe à tout ce qui est fait sur le plan de la solidarité.

ETABLIR UN DIALOGUE

D.S.H.- Mais tu es d'abord un artiste...

E.D.- Oui, absolument. Pour moi, l'artiste est d'abord un travailleur humaniste. Son travail n'aurait aucun sens s'il n'était pas toujours adressé à l'homme. Je ne parle pas de n'importe quel homme, mais de l'être idéal auquel nous aspirons, un être libre, qui peut accroître ses capacités créatrices dans n'importe quelle discipline sociale. Le travail créatif doit apporter un confort spirituel et moral, mais également contribuer à établir un dialogue, délivrer un message.

D.S.H.- L'artiste a un rôle social...

E.D.- Oui, il a un rôle social.

D.S.H.- Est-ce que ta peinture a changé depuis que tu es en Europe ?

E.D.- Oui, cela a beaucoup changé. Dans le milieu où je vivais, j'étais formé par une école précise, qui avait une tradition précise. Tout cela était très bien installé dans une dialectique culturelle. Quand on arrive en Europe, on se trouve dans un milieu beaucoup plus international, où les points de repère sont internationaux. Au début, j'ai travaillé "par coeur" sur les idées que j'avais auparavant. Mais cela n'était pas dynamique, j'étais enfermé dans ma "boîte à souvenirs". Je n'avais pas le dialogue avec les autres peintres latino-américains et autres. Puis, peu à peu, l'ouverture s'est faite. Je peux dire aujourd'hui que je suis intégré au milieu dans lequel je vis.

Mes préoccupations esthétiques ont évolué.

Quand on arrive en France, on a l'impression que tout a été dit, que tout a été fait. L'information est tellement riche, tellement répandue que l'on se sent un peu noyé. Alors, le premier travail de l'artiste est de faire un choix. Mais même en reprenant des idées déjà utilisées, les possibilités d'expression sont immenses. Chaque artiste peut traiter un

même thème de façon très originale. Si un jour nous retournons dans nos pays, nous pourrions utiliser toute notre expérience européenne. Je pense que cela pourrait contribuer à la naissance d'une nouvelle culture là-bas. Il n'est pas possible que la présence d'un si grand nombre d'artistes latino-américains à la fois dans les pays européens n'ait pas des conséquences importantes dans le futur, si nous pouvons retourner. Il y a toujours eu dans le passé une présence des artistes du Tiers Monde dans les pays développés, mais la situation politique en a fait un phénomène de masse.

L'ETOUFFEMENT CULTUREL

D.S.H.- Penses-tu rentrer en Argentine ?

E.D.- Oui. Je pense rentrer. En ce moment on parle de projets d'élections. Mais j'attends de voir s'il s'agit encore d'une mascarade. Car même si l'on établit une constitution, tant que les gens coupables de tant d'assassinats et de disparition ne seront pas jugés, je ne pourrai me sentir en sécurité. Mais si une véritable libéralisation intervenait, je serais parmi les premiers à rentrer. Si nous devons rester longtemps, nous avons réfléchi à notre intégration, surtout pour ma petite

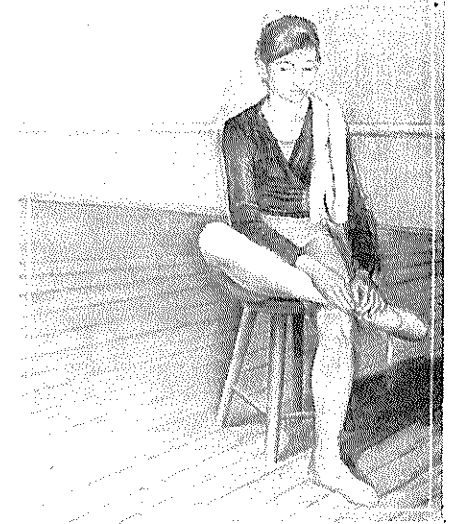
filie. Car moi, en tant que peintre, je n'ai pas eu de réels problèmes d'intégration. J'étais un peintre étranger parmi d'autres peintres étrangers, dans un milieu cosmopolite. Mais pour elle je veux que tout en connaissant ses racines, l'histoire et la langue de ses parents, elle puisse vivre comme les autres petites françaises qu'elle côtoie.

D.S.H.- Qu'attends-tu de l'exposition ?

E.D.- Je pense qu'il s'agit d'un projet extraordinaire. Parmi les latino-américains, on parle toujours de créer un salon de la peinture latino-américaine, mais cela n'a pas encore débouché. L'initiative prise par DSH est une initiative extérieure, mais qui, j'espère permettra de donner une image assez large de la peinture latino-américaine et peut-être d'aboutir à la création du salon.

Le fait que l'initiative vienne de français montre qu'il existe un intérêt pour l'Amérique Latine en France. Les artistes qui participent à l'exposition ne sont pas tous des exilés politiques, et cela est une bonne chose.

Certains, sans être persécutés directement, sont venus en France parce qu'ils ne pouvaient s'exprimer dans le climat d'étouffement culturel qui règne dans leur pays. Mais ils



ont gardé des liens avec leur famille ou même avec leur galerie.

Officiellement, il n'existe pas une loi censurant la peinture en Argentine, mais il existe une censure de fait. A Cordoba par exemple, une exposition d'un peintre abstrait très connu a été censurée par le gouverneur militaire de la région. Il a trouvé l'art abstrait subversif alors que ce type de peinture est maintenant reconnu depuis de très nombreuses années. Comment s'étonner après de tels faits que les artistes fassent leurs valises...

ART ET EXIL EN AMÉRIQUE LATINE

MIGUEL ROJAS MIX

Pour l'artiste latino-américain, l'exil est probablement une tradition plus ancienne que pour les autres latino-américains. Figari a peint son oeuvre en exil, à cheval sur le siècle. En exil aussi Torres, Garcia, Matta, Lam, Le Parc et tant d'autres le firent également au fur et à mesure que s'écoulait le siècle. Mais jusque dans les années 70, cet exil fut presque toujours volontaire. Ce fut au cours de cette décennie que la situation changea radicalement. L'instauration d'un nouveau type de dictature, la plus violente qu'ait connue notre continent, va obliger les artistes à s'exiler pour échapper à la répression, pour lutter contre elle, ou simplement pour débâillonner leur créativité. A la différence des exemples classiques des régimes d'exception européens, du fascisme, du stalinisme ou même des premières années du franquisme, cette dictature nouvelle en Amérique Latine, ne cherche pas à imposer un style officiel. Elle est porteuse d'une idéologie ultralibérale et dans le domaine de l'art, la libre concurrence trouve son corollaire dans la pluralité des styles. La répression de ce fait, est fondamentalement dirigée contre le message contre la trace que peut

laisser dans son oeuvre la pensée de l'artiste, contre l'art engagé, pour son contenu ou pour les positions du créateur. La répression est brutale à ce niveau. C'est pourquoi les uniques réponses à cette violence que l'artiste peut donner, sont l'attaque ou la condamnation depuis son exil. L'art en exil, comme lutte contre la répression et la dénonciation des violations des Droits de l'Homme, s'il avait bien sûr une longue tradition en Amérique-Latine, va acquérir une présence énorme après le coup d'Etat contre Allende, en septembre 1973. Aux artistes qui durent quitter le Chili, vinrent s'ajouter les Uruguayens, les Brésiliens qui étaient partis depuis 1964, et les Argentins, qui après 1976 durent s'expatrier, sans compter quelques Paraguayens qui figurent toujours sur les listes des ETC... et qui avaient déjà une histoire de 20 années d'exil, sans compter non plus les Boliviens en incessant aller et retour. Et tant d'autres enfin. La violence dictatoriale des années 70 finit par organiser la création en exil. Des ventes de tableaux eurent lieu pour aider tous les persécutés à quitter leur pays et à financer la défense des prisonniers politiques.

De nombreuses brigades muralistes virent le jour au sein desquelles les artistes, travaillant collectivement, dénoncèrent sur les murs du monde entier la situation tragique de l'Amérique Latine. Le musée Salvador Allende fut créé, et compte aujourd'hui plus de mille oeuvres, données dans un acte de solidarité massif et planétaire. L'idée de ce musée peut, peut-être résumer le sens de la création en exil. Comme le dit son catalogue: le Musée Salvador Allende continuera à croître jusqu'au jour où le pays retrouvera sa liberté. Il s'installera alors définitivement au Chili, en s'unissant aux oeuvres qui appartenaient au Musée de la Solidarité, dans un grand complexe qui ne sera pas seulement un lieu culturel pour le peuple chilien, mais constituera également un monument pour l'esprit de solidarité internationale contre la répression, la dictature, et la violence faite aux Droits de l'Homme.

Miguel ROJAS MIX
Traduction de Marie LEBLOIS